

Joël Castonguay-Bélanger,
*Les Écarts de l'imagination. Pratiques et
représentations de la science dans le roman
au tournant des Lumières*

Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2008, 365 p.

Maxime Prévost
Université d'Ottawa

Il est hautement symbolique que la thèse de doctorat à l'origine de ce livre se méritait en 2008 le prix de la meilleure thèse en cotutelle France-Québec décerné par le ministère des Relations internationales du Québec et par le Consulat général de France à Québec. En effet, cet ouvrage offre véritablement le meilleur des deux mondes, à savoir les qualités caractéristiques de la critique à l'européenne, témoignant de vastes recherches sur

les documents d'époque, et celles de style nord-américain, opérant une véritable synthèse des travaux savants publiés sur un sujet donné au cours des dernières décennies. Le projet de Joël Castonguay-Bélanger est ambitieux : il s'agit d'explorer les savoirs qui pénètrent, au cours du dernier XVIII^e siècle et du premier XIX^e siècle, ce roman qu'on peut qualifier de « scientifique ». Cette étude se propose ainsi de faire la lumière sur deux zones d'ombre de l'histoire culturelle : une période relativement peu étudiée par l'histoire littéraire et un corpus négligé parce que non conforme aux attentes des institutions littéraire et scientifique actuelles. En étudiant plusieurs auteurs connus (Bernardin de Saint-Pierre, Sade, Rétif de la Bretonne, Louis-Sébastien Mercier, notamment) et moins connus (par exemple Charles de Villers, Révéroni de Saint-Cyr et l'abbé Balthazard), l'auteur se propose ainsi de retracer d'importants jalons de la « construction de l'imaginaire de la science et du savant » (p. 337) au tournant des Lumières. La recherche est délimitée par la publication en 1775 du *Philosophe sans prétention* de Louis-Guillaume de La Folie et par celle, en 1810, de la seconde version du *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki, découpant ainsi trente-cinq « années charnières [...] riches de bouleversements politiques, idéologiques, sociaux et culturels dans l'histoire française, [et qui] constituent, pour cette raison même, un champ de recherche légitime pour interroger l'attitude de la littérature au moment où se métamorphosent non seulement l'ordre politique et social, mais aussi, sous l'impulsion des savants, l'ordre du monde » (p. 15).

L'étude se subdivise en deux grandes parties, dont la première objective le clivage qui, « tout au long de l'âge classique, s'installe entre la pratique littéraire et l'activité

scientifique » (p. 17). Joël Castonguay-Bélanger montre bien que, au cours de la période étudiée, les discours à prétention scientifique cherchent à s'affranchir du soupçon « d'imagination » qui pèse sur les ouvrages d'invention, soupçon qui se manifeste notamment dans la réception à long terme des écrits de Buffon. L'imagination apparaîtra désormais comme « un vice rédhibitoire qui refoule hors de la science toute idée qui en serait le produit. Croit-on l'avoir débusquée qu'aussitôt son auteur se voit accusé d'une absence de rigueur qui le range du côté des métaphysiciens et des poètes » (p. 35). Les effets structurants de ce clivage seront désormais manifestes au sein de l'institution scientifique, en particulier par le recours à une terminologie plus technique (« le discours du savant se couvre d'un voile devant lequel même l'homme cultivé apparaît de plus en plus démuné », p. 42) et par la parcellisation et la séparation des savoirs (« Si la fiction devait servir de baromètre pour juger de la place qu'occupent les sciences dans le discours social, on pourrait avoir l'impression que les dernières années du XVIII^e siècle ont été marquées par une sorte de regard rétrospectif désillusionné sur l'ambition totalisante du projet encyclopédique des hommes des Lumières », p. 293). Notons au passage que c'est contre cette séparation jugée abusive entre le savoir et « la vision » que se développera au cours des décennies suivantes ce que Georges Gusdorf appelle « le savoir romantique »¹. Une seconde partie est ensuite consacrée « aux romanciers qui se sont appliqués à représenter l'activité scientifique à partir de thèmes ou de motifs qui, aux yeux des

¹ Voir Georges Gusdorf, « Fondements du savoir romantique » [1982], dans *Le Romantisme*, Paris, Grande Bibliothèque Payot, 1993, t. I.

contemporains, permettaient de la désigner en tant que telle dans la sphère sociale » (p. 18), en particulier le mystère de la génération, les théories assimilant la sexualité à l'électricité et les premiers vols aérostatiques. Cette étude constitue ainsi non seulement une excellente introduction aux discours scientifiques (et pseudo scienti-fiques) que relaie le corpus étudié, mais encore une véritable synthèse de la critique du dernier siècle à ce sujet. Pour le lecteur, cet ouvrage présente ainsi l'avantage d'être une somme éclairante et érudite doublée d'une source de suggestions de lectures pertinentes.

Ce livre s'adresse à au moins trois publics distincts : aux historiens de la littérature, soucieux de découvrir une période rarement étudiée de manière aussi éclairante; aux historiens de la culture, qui seront ravis de trouver en un seul livre un tel foisonnement d'informations sur les savoirs au tournant des Lumières et sur leur diffusion; et aux historiens des sciences et, de manière plus globale, aux adeptes de l'épistémologie historique, dont les objets se recrutent depuis quelques années dans le vaste domaine des « à-côté » de la science institutionnelle². La langue de l'auteur est toujours claire, souvent élégante. Le tout se lit facilement et d'autant plus agréablement que des touches d'humour bienvenues viennent alléger le tout.

On pourra regretter que l'index que comporte cet ouvrage pour le moins foisonnant ne couvre que les noms propres, et

² Voir, par exemple, Dominique Lecourt (dir.), *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 2006, ou encore Nicolas Witkowski, *Une histoire sentimentale des sciences*, Paris, Seuil, 2003.

non les « choses », c'est-à-dire tant les principaux ouvrages dont il est question (puisque l'auteur aborde différents aspects de tel ou tel ouvrage du corpus lors de développements distincts) que les principaux savoirs qui sont abordés. En outre, je constate que cette étude, fidèle en cela à la tradition européenne de l'histoire culturelle, ne comporte que peu de passages réflexifs dans lesquels l'auteur s'interrogerait sur les présupposés et sur la portée de sa démarche qui se situe à la confluence de l'épistémocritique, de la sociocritique et de l'analyse du discours (par exemple, alors que l'expression « discours social » est utilisée à plusieurs reprises, le nom de Marc Angenot n'apparaît nulle part). Le lecteur ne peut qu'être frappé de l'absence du terme « épistémocritique » tout au long de l'ouvrage. Cette absence est sans doute attribuable à une décision réfléchie, et il me semblerait pertinent que le livre en fasse état. Mais il ne s'agit somme toute que de détails; la critique est aisée, l'art est difficile, et le livre de Joël Castonguay-Bélanger relève du très grand art.